

Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Rapin, René / Voelke, André / Cornuz, Jean-Louis**

Objekttyp: **ReferenceList**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **3 (1960)**

Heft 4

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Stephen CRANE, *Letters*. Edited by R. W. STALLMAN and Lillian GILKES, with an Introduction by R. W. STALLMAN. New York University Press, 1960. 1 vol. relié de xxx et 366 pp.

Stephen CRANE, *The Red Badge of Courage and Selected Stories*. Edited, and with an Introduction and Notes, by R. W. STALLMAN. The New American Library, New York (Signet Classics, CD 16), 1960. 1 vol. broché de x et 224 pp.

Cette première édition complète des lettres de Crane, due aux soins conjugués du Professeur Stallman, de l'Université de Connecticut, le meilleur connaisseur de l'œuvre de Crane, et de Mlle Gilkes, dont la biographie de Cora Crane est sous presse, tient plus que les promesses de son titre. Elle contient en effet, en plus de 231 lettres et dédicaces de Crane (dont 56, dit le Professeur Stallman dans sa préface, sont inédites), 57 lettres de sa compagne Cora Crane (dont 50, d'après la même source, inédites) et une centaine de lettres et autres documents relatifs à Crane (en partie inédits) dus à la plume d'amis, du début ou de la fin de la carrière de Crane, tels que Hamlin Garland, W. D. Howells, H. G. Wells et J. Conrad.

Ces documents, le Professeur Stallman et Mlle Gilkes les ont édités avec le plus grand soin. Ils les ont groupés en cinq sections correspondant à cinq périodes distinctes de la courte vie de Crane (1871-1900) et les ont fait suivre d'un appendice réunissant 27 autres documents (dont 19 inédits), mettant en lumière certains aspects de la personnalité et de l'œuvre de Crane ou certains épisodes de sa vie. Les différentes parties de l'ouvrage et leurs subdivisions sont introduites par de courtes notices donnant les renseignements indispensables à la compréhension des lettres. Les lettres elles-mêmes sont pourvues de notes nombreuses et précises, qu'on a le plaisir de trouver, non, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui, en appendice, mais en bas de page. La présentation typographique est excellente. Le reproduction, en frontispice, du beau portrait de Crane (à 22 ans et déjà l'auteur du *Red Badge of Courage* !) peint en 1894 par son ami C. K. Linson, et le fac-similé, sur la première page de garde, d'une lettre de Crane à W. D. Howells si parfaitement reproduite qu'on la prendrait, à première vue, pour une dédicace manuscrite, ajoutent au prix de ce beau volume. Un index, qui m'a paru exact et complet, une liste des lettres et un catalogue de leur provenance en font un instrument de travail désormais indispensable à qui veut étudier la vie, la personnalité et l'œuvre de Crane. Certes, peu des documents jusqu'ici inédits publiés

dans cet ouvrage sont d'une importance exceptionnelle (la faute en est au Professeur Stallman lui-même qui dans son *Stephen Crane : An Omnibus* (New York, Knopf, 1952 ; London, Heinemann, 1954) avait déjà publié la crème de la correspondance de Crane). Il n'en reste pas moins que plusieurs des inédits sont d'un grand intérêt et surtout qu'il est précieux d'avoir ici rassemblés tous les documents relatifs à Crane connus à ce jour.

Grâce à ces documents et aux notes substantielles qui en éclairent le contenu, une nouvelle biographie de Crane devient désormais possible. Cette biographie, le Professeur Stallman, si dur, dans son introduction, à l'égard des deux biographies existantes de Crane (celle de Thomas Beer, parue en 1923 et celle de John Berryman, parue en 1950), se doit de nous la donner. En attendant qu'il l'écrive, le présent ouvrage permet, sur bien des points de détail, de compléter ou de corriger notre connaissance de la vie et de la personnalité de Crane. Jette-t-il sur cette vie et sur cette personnalité un jour entièrement nouveau ? Il ne me paraît pas. Il n'y a aucun doute cependant que l'une et l'autre en acquièrent un relief plus marqué. Surtout, grâce à Mlle Gilkes et à M. Stallman, on peut désormais, comme cela n'avait jamais été possible jusqu'ici, suivre de fort près, parfois même jour après jour, la vie extraordinaire de cet écrivain, aussi doué que Poe et aussi malchanceux (la comparaison avec Poe s'impose ; elle vient aussi naturellement sous ma plume que, dans ce volume, sous celle de Robert Barr et de H. G. Wells).

Observateur impitoyable et narquois des gens, des choses et de lui-même (avec un faible cependant pour les femmes, les chevaux et les chiens) ; impulsif, ardent, pessimiste, imaginatif, courageux en diable et incorrigiblement aventureux et bohème ; menant de front, avec une constance admirable, le travail de la création littéraire et la lutte contre les circonstances adverses, lutte que la faiblesse de caractère de Crane, son goût du luxe, sa générosité et son imprévoyance rendaient, fatalement, désespérée ; dépensier, perpétuellement endetté et toujours brûlant la chandelle par les deux bouts : tel apparaît Crane tout au long de cette correspondance et de sa vie. « Quand j'aurais dû être à l'école, avoue-t-il à un correspondant en 1896 (lettre 137, p. 109), j'étudiais les visages dans la rue. » « Je ne suis pas venu vous voir, écrit-il à Garland en 1894, pour diverses étranges raisons ; en particulier, mes orteils sortent par le bout d'un de mes souliers et je n'ai pas été dans le monde autant que j'aurais pu » (lettre 35, p. 35). Au même Garland, quelques jours plus tard, il déclare que sa situation s'améliore. « Nous (ses compagnons de bohème et lui-même) mangeons, au moins deux fois par jour, avec une régularité charmante » (lettre 39, p. 36). Mais c'est dans les derniers mois de sa vie, en 1899 et 1900, que sa correspondance devient vraiment passionnante. Ecrivain célèbre et coté, ami et voisin de Henry James, de Joseph Conrad et de H. G. Wells, il mène alors, au château de Brede en Angleterre, avec un corps consumé par la tuberculose qui va l'emporter, une vie de grand seigneur, cavalier et yachtsman, tenant table ouverte et recueillant de petits orphelins, cependant que, toujours aux abois, harcelés par le boucher et par le marchand de vin et tirant, pour boucher les trous, des chèques sans provision, sa compagne et lui assaillent James B. Pinker, l'agent littéraire de Crane comme de Conrad, de lettres comminatoires où le malheureux Pinker se voit sommé de verser *immédiatement* au compte de l'un ou de l'autre 10 livres, 50 livres, 150 livres sterling à valoir sur les romans et les nouvelles que Stephen Crane trouvait encore, par quel miracle, la force et le temps d'écrire, de son écriture parfaite, avec la conviction, que sa compagne partageait entièrement, que chaque œuvre nouvelle, ainsi fébrilement écrite, était meilleure encore que tout ce que Crane avait écrit jusque là. Les lettres de Crane, et en particulier les cours billets écrits par Cora ou par lui

en ces derniers mois de sa vie, n'ont, pour la plupart, aucun mérite littéraire, mais ce sont des documents biographiques et psychologiques sans prix et il faut savoir à Mlle Gilkes et au Professeur Stallman le plus grand gré de les avoir rassemblés et annotés.

Le petit volume broché, *The Red Badge of Courage and Selected Stories*, que nous devons également au Professeur Stallman, est la meilleure initiation possible à l'œuvre de Crane. Nous nous permettons de le signaler tout spécialement aux professeurs enseignant l'anglais à des élèves de 16 ans ou plus. Il contient en effet, dans une présentation attrayante et pour un prix des plus modique, cinq œuvres brèves : *The Red Badge of Courage* (une centaine de pages), *The Upturned Face* (quatre pages), *The Open Boat* (une vingtaine de pages), *The Blue Hotel* (une trentaine), *The Bride Comes to Yellow Sky* (dix pages). Ces cinq récits, dont on peut dire qu'ils représentent, en même temps que le meilleur de l'œuvre de Crane, des chefs-d'œuvre de l'art de la nouvelle, courte ou longue, et du récit, sont d'une langue admirablement concrète et concise (je ne vois de comparable, en français, que la langue de Mérimée). *The Red Badge of Courage* et *The Upturned Face*, œuvres d'imagination, expriment, avec une force et une sobriété extraordinaires, l'ironie et l'horreur de la guerre. *The Open Boat*, récit d'une expérience vécue, décrit, sans phrase, l'aventure de l'équipage du canot d'un navire, naufragé au large de la côte de Floride. *The Blue Hotel* et *The Bride Comes to Yellow Sky* sont deux *westerns*, d'un art consommé (le premier surtout), dont la concision, la tension dramatique, l'atmosphère hallucinante n'ont d'égales, en anglais, que les meilleures nouvelles de Hemingway. Ajoutons que, dans cette édition, *The Red Badge of Courage* est pourvu par M. Stallmann de notes critiques, donnant les principales variantes des deux versions manuscrites existantes, d'une courte notice biographique et d'une notice bibliographique fort complète.

René Rapin.

Jean-Claude FIGUET, *L'Œuvre de Philosophie*. Neuchâtel, La Baconnière, 1960, 119 p. (Collection « Observation et Synthèse »).

Ce petit ouvrage se présente comme un essai qui reprend et prolonge certaines des perspectives ouvertes par *De l'Esthétique à la Métaphysique*¹. Il pose le problème de la nature de l'œuvre de philosophie et celui du langage de la philosophie comme discipline.

Pour traiter le premier problème, M. Piguet s'appuie sur la distinction fondamentale entre le langage *scientifique*, qui est *représentatif*, et le langage *lyrique*, qui est *expressif*. Tantôt on assimile l'œuvre de philosophie à une œuvre de science : elle est alors considérée comme un signe visant une réalité située en dehors d'elle, le sens et la vérité lui sont extérieurs. Tantôt, au contraire, elle est assimilée à l'œuvre d'art : elle est alors elle-même significative, le sens et la vérité lui sont intérieurs.

Mais aucune de ces deux hypothèses sur la nature de l'œuvre de philosophie ne peut être soutenue jusqu'au bout, et l'on est tenté pour cette raison de considérer cette œuvre comme un compromis d'art et de science, comme parlant un langage *traducteur* qui est « autant représentatif d'un certain réel qu'expressif d'une certaine individualité » (p. 63). En fait, cette hypothèse correspond bien à

¹ Voir notre compte rendu dans le précédent numéro des *Etudes de Lettres*.

la « situation effective, historique » de la philosophie (p. 79). Mais, aux yeux de M. Piguet, ce langage ne donne pas satisfaction : « Son gros désavantage est de n'être pas spécifique, c'est-à-dire de ne pas rendre compte de ce que l'œuvre de philosophie a de particulier ; le langage traducteur convient en effet aussi bien à la vulgarisation scientifique qu'à la prose intellectuelle ou moraliste, aussi bien à une certaine forme non technique de science qu'à une certaine forme non poétique d'expression littéraire. Car le langage traducteur est un langage culturel, qui englobe en lui bien davantage que la seule philosophie. Or, la philosophie est de son côté bien davantage qu'une forme de culture, et que le reflet d'un certain état de civilisation à une époque donnée » (p. 67-68).

Pour remédier à cette situation de fait, M. Piguet propose une quatrième hypothèse, qui permet d'assurer à l'œuvre de philosophie sa spécificité. « Le sens d'une œuvre de philosophie ne doit pas être cherché en dehors de l'œuvre à partir d'elle, ni en dedans d'elle seulement » (p. 89), il doit être saisi silencieusement, au niveau de la contemplation. Quant au langage, il ne peut qu'être postérieur à cette perception silencieuse et doit se borner à « indiquer de l'extérieur le lieu où gît le sens » (p. 83), qui existe sans lui. Ce langage, on le reconnaît, est celui que parle l'esthétique. Dans cet ouvrage, comme dans *De l'Esthétique à la Métaphysique*, M. Piguet accorde donc une place centrale à l'idée que l'esthétique doit servir de modèle à la métaphysique.

Le mode propre du langage philosophique conditionne également l'attitude du sujet qui prend pour objet l'œuvre de philosophie elle-même : « ... Il doit commencer par se substituer mentalement à l'auteur lu, de telle manière que le sens visé par l'auteur vienne éclairer les paroles que celui-ci profère ; il s'agit alors de passer non pas de l'œuvre lue à son sens, mais du sens même, reçu indépendamment de la lecture, au sens des paroles tenues. (...) A ce point de vue, la déviation majeure consiste à considérer l'œuvre de philosophie comme si elle était elle-même le réel dont elle doit nous entretenir... » (p. 84).

On voit que les thèses de M. Piguet entraînent une conception nouvelle de la lecture de l'œuvre philosophique et, partant, de l'histoire de la philosophie. Cette conception commande tout le dernier chapitre du livre, consacré à une longue et subtile confrontation des positions de MM. Alquié et Guérout, dont les études sur Descartes mettent en jeu deux manières opposées de comprendre l'histoire de la philosophie :

« M. Guérout assimile la vérité que veut atteindre l'historien de la philosophie à une vérité objective et scientifique », déclare M. Alquié (*cit.* p. 92), qui lui-même « propose une méthode historique, soucieuse de la genèse effective des œuvres de philosophie, un peu comme l'historien de l'art retrouve le poème en le suivant dans sa création » (p. 94). Mais M. Piguet renvoie dos à dos les porte-parole de ces deux conceptions pour proposer sa conception personnelle, fondée sur la nature réelle de l'œuvre philosophique : « ... L'étude de l'œuvre philosophique n'est pas l'étude d'une réalité (analogue à une œuvre d'art), mais l'étude de la réalité à quoi invite cette œuvre philosophique. (...) L'histoire [de la philosophie] est alors l'investigation d'un certain nombre d'expériences philosophiques effectuées et repérables » (p. 116-117).

Outre l'intérêt qu'il offre pour tous les philosophes que préoccupe le problème des rapports entre la philosophie et son histoire, cet ouvrage donne un précieux aperçu des thèses fondamentales de M. Piguet et fournit ainsi une heureuse occasion de prendre contact avec une pensée ferme et originale, riche de promesses.

André Voelke.

Jean-Jacques THIERRY, *Dictionnaire des auteurs de la Pléiade*, avertissement de Roger Nimier, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard (ou NRF), 1960, 350 p. et index.

Je suis de ceux dont les premières joies littéraires se sont confondues avec la découverte de cette admirable collection, irremplaçable à tant d'égards, qu'est la « Pléiade ». C'est là que j'ai lu, par exemple, la *Révolution française*, de Michelet, les *Contes*, de Voltaire, le *Journal*, d'André Gide. Plus récemment, à côté de quelques livres ratés (les *Mémoires*, de Saint-Simon), combien de réussites mémorables, combien de *monuments*, ne serait-ce pour n'en citer qu'un, que cette réédition des *Confessions* et des *Rêveries*, annotées par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. Aussi est-ce avec enthousiasme que j'ai vu annoncer, puis paraître, ce *Dictionnaire des auteurs de la Pléiade* achevé au début de cette année.

Hélas !

Reconnaissons pourtant que *typographiquement*, l'ouvrage est une réussite : chaque page sur deux colonnes ; à droite, pour les paires, à gauche pour les impaires, le texte ; l'iconographie occupant l'autre moitié, sans préjugé de quelques illustrations en pleine page. Mais pour le reste !... : erreurs de dates, erreurs de faits alternent avec des fautes de français plus ou moins grossières et des jugements dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont surprenants et témoignent d'une étrange conception de la littérature et de la création artistique.

J'ai commencé par lire l'article consacré à *Ramuz*. Je veux bien que Ramuz n'est peut-être pas l'écrivain le plus important de tous les temps. Je me suis étonné cependant de voir que l'auteur du dictionnaire (Monsieur Jean-Jacques Thierry) le faisait naître à Cully (au lieu de Lausanne), le nommait « maître d'études » (ce qui ne correspond à rien dans notre pays) au collège d'Eaubonne (*sic*), lui faisait fonder en 1916 les *Cahiers vaudois*, qui existaient depuis deux ans déjà... Mais il y a plus grave : m'étant reporté au *Dictionnaire des Auteurs* paru chez Laffont en 1956, je me suis aperçu non sans quelque stupéfaction que l'article de Monsieur Thierry n'était sur ce point qu'un démarquage mal fait de l'ouvrage en question. Là également, Ramuz naît à Cully et devient « maître d'études au collège d'Aubonne » ; là aussi, il fonde en 1916 les *Cahiers vaudois*. Cependant que les rédacteurs du *Dictionnaire des Auteurs* écrivent de Ramuz que « disposant de peu d'argent et enclin à la solitude, d'autant plus qu'il avait parfois le mal du pays, il noircit alors beaucoup de papier », celui du présent ouvrage explique que « pour meubler sa solitude et oublier le mal du pays, Ramuz écrivit ». Curieuse façon, disons-le en passant, d'expliquer la genèse d'une œuvre.

Mais encore une fois, « notre » Ramuz n'est après tout qu'un auteur de second rang, et Monsieur Thierry, qui voit en lui le « digne continuateur de Benjamin Constant » (!) pouvait estimer qu'il était bien bon de lui consacrer une page et demie, cela d'autant plus qu'il ne figure que dans l'*Anthologie de la Poésie* publiée par Gide. J'ai donc poursuivi.

Côté erreurs de faits (ou de dates, ou d'orthographe, ou de français), j'ai appris que Beaumarchais avait été « ennobli » en 1761, cependant qu'en 1866, Baudelaire avait subi « une attaque d'hémiplégie » ; que Molière avait été le « fondateur et maître » de l'Académie française (p. 140) et que La Bruyère succomba à « une brusque et brève attaque d'apoplexie », ce qui laisse supposer que d'autres sont morts d'attaques lentes et insidieuses ; que Lamartine fit triompher le drapeau tricolore le 25 février 1848 et que Malraux rapporta de la campagne de 1944-45 son dernier roman : *Les Noyers de l'Altenburg*, 1948 ; qu'à partir de 1920, « Martin du Gard renonça à ses projets dramatiques pour se consacrer exclusivement au

grand roman qui l'habitait » (alors que quelques lignes plus loin, il est question de *La Gonfle* (1924) et du *Taciturne* (1931) ; que Voltaire s'établit en 1758 à Ferney, sur les bords du lac Léman, ce qui fait un peu penser aux *Vacances* de Robert Lamoureux, passées au bord de la mer..., « enfin, pas tout à fait, au bord du petit chemin qui menait à la mer... soixante-huit kilomètres... »

On me dira que ces fautes (et j'en passe, qui sont manifestement des fautes de copie) sont bénignes. Il est vrai. Toutefois il faut remarquer que dans la plupart des cas, le rédacteur du *Dictionnaire* n'avait qu'à consulter les « chronologies », les introductions, les notices biographiques dont sont munis la plupart des volumes de la Pléiade. D'ailleurs il y a plus grave :

On s'étonne par exemple que l'article concernant Apollinaire ne mentionne pas son admirable étude (l'une des premières) sur la peinture cubiste. On s'étonne encore plus que parmi les œuvres de Goethe ne soient relevés ni *Torquato Tasso*, ni *l'Iphigénie*, qui figurent pourtant, on s'en doute, dans le *Théâtre* publié par la Pléiade.

Je parlais plus haut de l'étrange conception que Monsieur Thierry se fait de la littérature et des écrivains. Faut-il croire plus simplement qu'il a un peu de peine à s'exprimer ? Que penser en effet d'une phrase comme celle-là (il s'agit d'Alain) : « ... il perdit la foi, mais n'en ressentit aucun trouble ; *en récompense*, il manifesta de brillantes dispositions... » ? On aimerait savoir si la récompense dont il est question figurait parmi les prix de fondation et qui l'attribuait ! Que penser de Madame Hanska, l'amie de Balzac, retenue « sur la pente du mariage » ? De Rodrigue qui « abat » le père de sa fiancée (Monsieur Thierry lit trop de romans noirs !) ? de *Mélite*, « portrait d'honnêtes gens, livrés à des situations confuses ou peu captivantes » ? De Dickens qui « tomba en passion amoureuse » ? De Diderot dont les *Pensées philosophiques* sont « brûlées en effigie » ? De Dostoïevsky, qui se marie « avec une femme étrange, tuberculeuse et dans le besoin, bien qu'elle ne l'aima pas » (*sic*) ? De Hugo qui débute « avec une pièce impossible », apprend la mort de sa fille et en est « triste pour toujours », avant de rédiger « son *propre* testament » ? De Musset qui est « énervé » par les romantiques ? De Pascal qui « subissait une crise de mysticisme » ? De Rousseau, dont la santé « s'aggrave » ? Le plus indulgent des maîtres d'école ne tolérerait pas un tel charabia, fût-ce chez le moins doué de ses élèves. Ailleurs, Monsieur Thierry tente de nous faire prendre pour profondeur de pensée ce qui semble bien n'être qu'obscurité et indigence. Que faut-il entendre par l'éloquence *sublimée* de Bossuet ? Comment interpréter les lignes suivantes (il s'agit toujours de Bossuet) : « il se mit à écrire, ajoutant bientôt à l'idée reconnue que la plupart des chefs-d'œuvre ne sont autre chose que des pis-aller ou des exutoires. Il se revancha superbement... » etc. ? Que voulait au juste Chénier (dont « la suprématie poétique » éclate, paraît-il, dans ses *Bucoliques*), en souhaitant « voir la poésie réhabilitée dans ses *qualités propres*, une fois dépouillée des servitudes mondaines et de l'académisme outreucidant » ? Pourquoi la rigueur de Martin du Gard est-elle « la justification d'une leçon *qu'il serait vain de ne pas suivre* » ? Pourquoi est-il « malaisé d'attribuer verbalement au très humble Pascal la très haute place qui est la sienne » ? Je ne sais pas.

Et voilà donc un livre, imprimé sur papier-bible, relié de cuir souple, orné de plusieurs centaines d'illustrations ; un livre qui aurait pu être d'un prix inestimable ; un livre qu'on ne refera pas avant vingt ans, et qui est gâché irrémédiablement. Présomption ? Précipitation ? Comment le savoir ? Le dernier bulletin de la NRF annonce que Monsieur Thierry va publier un roman. Souhaitons qu'il ait pris le temps d'apprendre le français.

Jean-Louis Cornuz.